



L'Imaginaire de l'eau dans la littérature antique

*Actes de la journée scientifique
du XLV^e congrès de l'APLAES*

édités par Émilia Ndiaye

Paris
Annales de l'APLAES
2014

ISSN 2271-4693

Ce livre électronique peut être consulté en ligne à l'adresse
<http://revues.aplaes.org>
Il est également catalogué par la Bibliothèque Nationale de France

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous
les pays.

© 2014 APLAES (Association des Professeurs de Langues anciennes de
l'Enseignement supérieur) <http://www.aplaes.org>
Siège social : École Normale Supérieure, 45, rue d'Ulm, 75005 Paris
Mise en page par Robert Alessi, CNRS UMR 8167, université de Poitiers

Introduction

Dès lors que le XLV^e congrès de l'APLAES se tenait à Orléans, le thème de la journée scientifique s'imposait, il ne pouvait qu'être en rapport avec l'eau : le campus de l'université d'Orléans se trouve dans le quartier de La Source, il jouxte le Parc floral dans lequel surgit «le Bouillon», une résurgence du Loiret, et Orléans est dans la partie du Val de Loire classée depuis 2000 au Patrimoine de l'UNESCO. Aussi avons-nous proposé au bureau de l'APLAES, comme sujet de la séance scientifique du congrès, «L'imaginaire de l'eau dans la littérature antique».

Sont ici rassemblées cinq communications : la plupart ont été prononcées lors du congrès, à la faculté des Lettres, Langues et Sciences humaines de l'université d'Orléans ; la communication qu'a faite notre collègue Eleni Karamalengou, professeur à l'université d'Athènes, n'a malheureusement pu être reprise dans ce volume, la situation de son université, due aux difficultés que traverse la Grèce ces dernières années, l'a empêchée de nous transmettre la version définitive de son travail sur «La fontaine sacrée dans la poésie augustéenne». Aussi avons-nous ajouté l'intervention qu'Émilie Ndiaye n'avait pu faire, faute de temps ¹. Ces communications ont été l'occasion de s'intéresser à quelques aspects d'un sujet aussi vaste que l'eau en littérature. On sait, depuis l'étude de Bachelard qui a fait date, *L'Eau et les rêves* ², la riche polysémie de cet élément, symbole de vie et de mort, d'immobilité et de mouvement, de puissances bénéfiques et maléfiques, etc., mais cet ouvrage évoquait l'Antiquité de façon allusive. Ces aspects sont forcément présents ici, même si la perspective est plus littéraire que philosophique ou épistémologique pour explorer la manière dont les Anciens ont fait travailler leur imaginaire autour de l'eau. Les communications qui ont été retenues l'ont été pour deux raisons. Nous avons tenu à ce que plusieurs genres littéraires soient représentés, à la fois par des auteurs grecs et des auteurs latins : la poésie, bien évidemment, en particulier l'épopée mais pas uniquement – ainsi que les mythes ; et la prose : l'histoire et la géographie avec Hérodote, Arrien, Strabon, Diodore de Sicile, Pomponius Mela, César, Tacite ou Quinte-Curce ; la philosophie, à travers Platon ou Cicéron ; et la littérature scientifique, avec l'*Histoire Naturelle* de Pline ou les *Astronomiques* de Manilius. Comme on voit, l'imaginaire de l'eau est présent dans le large spectre de la littérature telle qu'on l'entendait dans l'Antiquité, qu'elle soit fictionnelle ou non.

D'autre part, nous avons accueilli avec grand plaisir des communications conjointes, puisque c'est le cas de trois d'entre elles : la recherche ne peut

1. Cette communication sera publiée avec les actes des Journées d'études, « L'espace dans l'Antiquité, Utilisation, fonction, représentation », au Lycée Barthou de Pau en mars 2013.

2. Paris : José Corti, 1942, 268 p.

que gagner à la confrontation des idées, soit dans une même discipline (les lettres classiques), soit entre deux domaines distincts mais qui se complètent et s'enrichissent chacun des apports de l'autre (archéologie, arts plastiques, sciences de l'Antiquité, lettres). Ces collaborations correspondent d'ailleurs à la politique du laboratoire POLEN (Pouvoir, Lettres, Normes) de l'université d'Orléans, qui a soutenu ce colloque et permis qu'il se déroule dans les meilleures conditions : qu'il en soit vivement remercié, en la personne de son directeur Bernard Ribemont. Nos plus vifs remerciements vont également à la très dynamique section orléanaise de l'Association Guillaume-Budé, organisateur du congrès, et à son président Alain Malissard : le lien entre la recherche et sa diffusion auprès d'un public qui dépasse le cercle des initiés est une question cruciale pour la pérennité de disciplines telles que les nôtres. Notons enfin que la présence, parmi les intervenants, de deux collègues des classes préparatoires, Nathalie Cros et Dominique d'Almeida, nous a semblé un signal important : la recherche se fait désormais aussi dans ces classes de lycée, et toutes les occasions sont bonnes qui oeuvrent dans le sens d'un rapprochement entre ceux qui enseignent aux étudiants des universités et ceux qui s'adressent aux élèves des CPGE.

Il revenait, de toute évidence, à Alain Malissard, auteur de l'ouvrage *Les Romains et l'eau*³ d'ouvrir la journée scientifique sur un tel sujet. «Scientifique» précisément, puisque sa communication, «*Oceanus* : imaginaire et questionnement scientifique», s'attache à la façon dont les Romains ont intégré leur vision imaginaire de l'océan à la pensée spéculative et ses questions de nature scientifique et rationnelle. Alain Malissard examine le «campagnonnage» entre l'imagination et la science, d'abord en ce qui concerne le fonctionnement des marées, puis la forme de ce fleuve (ou de cette mer) et sa localisation sur la surface terrestre, le partage qu'il institue entre les hémisphères — avant d'envisager quels êtres peuvent bien se trouver au-delà de l'océan. Une multitude d'auteurs divers se sont intéressés, directement ou indirectement, à l'océan, comme le montrent les nombreuses références qui alimentent la réflexion.

Une fois ce cadre général posé, qui lie imagination et pensée rationnelle dans la recherche de la connaissance, le cas d'«Alexandre et les fleuves» illustre un aspect de ce lien entre réalité et imagination, celui de l'histoire et de l'épopée. Nathalie Cros et Dominique d'Almeida, par un relevé exhaustif des mentions des fleuves faites par Arrien et Quinte-Curce, dans leurs récits des conquêtes du Macédonien, éclairent l'imaginaire sous deux angles. D'abord la

3. Paris : Les Belles Lettres, 1994, 350 p. Cette communication était présentée en «avant-première» de l'ouvrage paru depuis, *Les Romains et la mer*, Paris : Les Belles Lettres, 2012, 352 p.

réalité des lieux, des fleuves traversés par le conquérant : les historiens ne se contentent pas d'indications topographiques ou militaires, mais très vite ces mentions acquièrent une dimension métaphorique. Le fleuve devient limite, obstacle dont le franchissement a valeur initiatique et héroïque, et s'inscrit dans la longue tradition littéraire ou mythologique depuis Homère. Ensuite elles soulignent l'originalité propre à l'épopée d'Alexandre : par leur analyse lexicale, il apparaît que lui, comme les fleuves qu'il affronte, sont des «forces qui vont», mues par un *impetus*, «impulsion» ou «cours rapide», dont le parcours du roi décline diverses formes.

«L'imaginaire du marais chez Apollonios de Rhodes et Quintus de Smyrne» aborde la thème à travers un autre cas particulier, celui du marais, lieu où l'eau se mêle à la terre. Sophie Lécole-Solnychkine et Laury-Nuria André sont spécialistes du paysage mais chacune dans un champ propre, arts plastiques pour la première, sciences de l'Antiquité pour la seconde. Elles étudient la manière dont les représentations paysagères contemporaines s'appuient sur un héritage de tropes et de figures antiques où la fiction, donc l'imagination, joue un rôle primordial : celui qui regarde un paysage le crée, par un phénomène d'«artialisation» mettant en jeu littérature et arts plastiques, et projetant sur les lieux les *topoi* hérités. Après avoir rappelé comment les auteurs modernes ont retenu de l'Antiquité surtout l'image négative du marais, *locus horridus* d'une identité «neutre», ni terre ni eau, elles se tournent vers deux épopées alexandrines dans lesquelles les descriptions de paysage sont un élément important du parcours héroïque, comme cela a été dit plus haut à propos d'Alexandre. Dans les *Argonautiques*, le marais est associé au désert, dans les *Posthomériques*, il est considéré comme une merveille, et dans les deux cas il est lieu d'hybridations entre le minéral, le végétal, l'animal et l'humain. Cette hybridité réapparaît dans deux exemples modernes d'intertextualité, l'une picturale, l'autre cinématographique. C'est comme «figure du Neutre», figure positive car elle associe deux éléments au lieu de les exclure l'un l'autre, que le marais acquiert une force nouvelle, celle d'un espace propice aux métissages fictionnels et à de nouveaux enracinements identitaires.

Sans quitter le domaine de l'épique, Dominique Goguey et Fabien Dubouchet nous convient à une deuxième étude comparative par la confrontation de l'imaginaire de l'eau dans l'*Énéide* de Virgile et dans une épopée celtique *La Razzia des vaches de Cooley*. Il ne s'agit plus d'intertextualité, puisque l'épopée en gaélique ne vient pas d'une région romanisée, mais au contraire de voir comment fonctionne l'imaginaire de l'eau dans deux contextes culturels différents. L'eau apparaît dans l'épopée virgilienne principalement comme un élément hostile, insaisissable et propice aux déchaînements terrifiants. Au contraire, dans le texte irlandais, le rapport du héros Cuchulainn à l'eau relève du sacré, que cette relation se rapproche ou s'éloigne des manifestations re-

ligieuses que l'archéologie révèle, tels les dépôts d'objets en milieu humide ou les *ex-votos* près des sources aux eaux guérisseuses. En définitive, la civilisation celtique considère l'eau pour elle-même, comme élément matériel de la nature investi d'une valeur propre, d'une force magique, et qui relie les vivants et les morts ; alors que l'imaginaire des Romains, et des Grecs, fait de l'eau un élément, présenté souvent sous forme allégorique et inscrit dans un ensemble plus vaste dont les éléments sont, dans la création littéraire, combinés par l'homme.

Ce parcours dans l'imaginaire de l'eau, commencé avec les interrogations face à l'infini de la mer, se termine logiquement par l'évocation d'un autre infini, plus obscur, celui des eaux souterraines dans la communication d'Émilia Ndiaye. À partir de la topographie infernale telle que l'a dessinée Virgile, dans l'*Énéide*, il s'agit de voir comment s'est précisée, depuis Homère, Hésiode et les mythes platoniciens, le parcours et la fonction des eaux, nombreuses, dans ces espaces forcément imaginaires. Élément important dans la cosmologie de Platon, l'eau est aussi liée à l'un des fondements de sa philosophie, la mémoire : c'est par ce biais que se fait le lien avec les catabases héroïques. Dans les enfers, les personnages de ces textes traversent, longent, évitent ou simplement découvrent les fleuves qui s'y trouvent : ces eaux, maléfiques ou bénéfiques, ont pour principale fonction non seulement de permettre le passage entre les deux mondes, de rappeler le lien entre passé, présent et futur, mais surtout de représenter la circulation entre les vivants et les morts, circulation de la parole et, pour nous lecteurs, circulation de sens dans la richesse polysémique de la fiction littéraire.

Si la lecture de ces quelques communications confirme l'ampleur du thème choisi, elle permet également de constater les nombreux échos qui se font entre les différents angles adoptés ici pour parler de l'imaginaire de l'eau. De sa place dans la formation d'une réflexion scientifique à son rôle dans la perception de la vie et de la mort, l'imagination féconde l'esprit ; de l'océan qui entoure la terre aux fleuves irriguant les espaces souterrains, l'eau structure le monde et donne sens à ses paysages, réels ou fictifs, permet aux personnages, historiques ou épiques, d'acquérir une stature héroïque. Les auteurs antiques, grecs et latins, l'ont bien compris, qui, par leurs œuvres, ont exploité la force magique de cet élément, en l'amplifiant par la puissance de leur écriture. C'est ce qu'ont analysé les intervenants au congrès de l'APLAES dont sont ici rassemblées les communications.

Nous ne saurions conclure sans remercier Pierre Pontier pour sa relecture des actes et Robert Alessi pour son aide, sa disponibilité et surtout son travail patient dans la composition et la réalisation du présent volume.

Émilia Ndiaye

L'imagination des hommes a doté l'eau d'une riche polysémie, faisant de cet élément symbole de vie et de mort, d'immobilité et de mouvement, de puissances bénéfiques et maléfiques, etc., et ce dès l'Antiquité. De sa place dans la formation d'une réflexion scientifique à son rôle dans la perception de la vie et de la mort, l'imagination féconde l'esprit ; de l'océan qui entoure la terre aux fleuves irriguant les espaces souterrains, l'eau structure le monde et donne sens à ses paysages, réels ou fictifs ; elle permet aux personnages, historiques ou épiques, d'acquérir une stature héroïque. Les auteurs antiques, grecs et latins, l'ont bien compris, qui, par leurs œuvres, ont exploité la force magique de cet élément et l'ont amplifiée par la puissance de leur écriture. Explorer la manière dont ils ont fait travailler leur imaginaire autour de l'eau est le but des communications ici rassemblées. Plusieurs genres littéraires sont représentés : la poésie, en particulier l'épopée mais pas uniquement, ainsi que les mythes ; l'histoire et la géographie, la philosophie, et la littérature scientifique. L'imaginaire de l'eau est bien présent dans le large spectre de la littérature telle qu'on l'entendait dans l'Antiquité, qu'elle soit fictionnelle ou non. Les communications prononcées lors du XLV^e Congrès de l'APLAES, qui s'est tenu à Orléans en juin 2012, et réunies dans ce volume, permettent également de découvrir les échos qui se font avec d'autres arts ou d'autres civilisations, ainsi qu'entre les différentes approches choisies par les chercheurs pour étudier l'imaginaire de l'eau dans la littérature antique.



<http://revues.aplaes.org> ISSN 2271-4693



9 772271 469008 >